

Comment les Allemands sont entrés à Choisy-au-Bac en 1940 et comment ils en sont sortis en 1944

Afin que vous ne soyez pas déçus par la suite de ce récit, je tiens à préciser tout d'abord qu'il n'a pas de prétention stratégique ou tactique.

Ce n'est pas un cours d'Histoire : c'est tout au plus de la « petite Histoire ».

Je n'y inclurai de documentation militaire que ce qui sera strictement nécessaire à mon sujet, que je borne intentionnellement à ce qui s'est passé, pendant la dernière guerre, à Choisy-au-Bac, et que j'ai résumé dans le titre de cette causerie :

« Comment les Allemands sont entrés à Choisy en 1940, et comment ils en sont sortis en 1944 ».

Désirant cependant ne rapporter que des faits certains, ainsi qu'il va de soi dans une Société comme la nôtre, je tirerai mes sources, soit du Service Historique de l'Armée, soit du Journal de Marche du 26^e d'Infanterie ; soit enfin, des souvenirs personnels, tant de M. Desmoulins, professeur agrégé habitant Choisy, auxquels j'ai fait plusieurs emprunts, que des miens propres.

Le 10 mai 1940, l'attaque allemande « tant attendue » qui devait marquer la fin de la « drôle de guerre », déferlait sur notre front Nord, et nos troupes entraient en Belgique. Mais, par une manœuvre hardie, et dont la décision est due, dit-on à Hitler lui-même, sur le conseil d'un de ses généraux (1) une ruée de chars ennemis perçait bientôt les défenses de notre frontière, en débouchant de Sedan, et se précipitait d'Abbeville vers la Manche, séparant ainsi du gros de nos forces les éléments français aventurés en Belgique.

Après des combats qui sortent du cadre de cette causerie, après la capitulation des armées hollandaise et belge, et l'em-

(1) Voir le livre : « Les Généraux allemands vous parlent ».

barquement d'une partie des unités anglo-françaises à Dunkerque, le général Weygand, qui a remplacé le 20 mai le général Gamelin, prescrivait un rétablissement sur une position plus en arrière, qui se trouvait, dans notre région, derrière le cours de la Somme, le canal Crozat, l'Ailette (qui nous rappelle maint souvenir de la guerre précédente), et remonte le cours de l'Aisne.

C'est ce qu'on a appelé la *ligne Weygand*, sur laquelle on doit tenir et s'accrocher.

Elle est occupée, à cheval sur l'Oise, par la VII^e Armée du général Frère, un chef magnifique, mort en déportation au Camp de Strüthof, en Alsace, victime de la vengeance des Allemands.

Entre temps, le général Weygand avait fait amener des renforts derrière le cours de l'Aisne, de Compiègne à Soissons.

C'est ainsi que le 20 mai, un bataillon du 141^e régiment d'infanterie alpine est enlevé de la région de Meaux et transporté à Compiègne.

Il est mis à la disposition du commandant d'armes pour assurer la protection des ponts de Compiègne, Choisy-au-Bac, Le Francport et Rethondes, soit 10 kms environ.

Mais ce n'est pas tout...

Le 17 mai, la 11^e Division du général Arlabosse, celle de Nancy, bien connue sous le nom de Division de Fer, avait quitté le front de Lorraine, et débarque au sud de la forêt de Compiègne. Le 24 mai, elle est mise à la disposition de la VII^e Armée.

Sa mission consiste à organiser défensivement la position de l'Aisne (sur laquelle le général Weygand a décidé d'accepter la bataille), entre Compiègne et Attichy.

Et voilà dès maintenant que Choisy risque d'être jeté en plein dans la bagarre, conséquence inéluctable de sa situation sur une ligne d'eau.

Il faut dire que, le jour même du déclenchement de l'attaque allemande, le 10 mai, un avion ennemi, ou plusieurs, avaient laissé tomber aux abords de Choisy une soixantaine de torpilles et de bombes incendiaires, qui se sont égrenées, heureusement, entre la gare et le village : manifestation destinée vraisemblablement à semer le désordre et l'inquiétude sur les arrières des armées.

Le 16 mai, le village est traversé par une première vague de réfugiés du Nord et des Ardennes, cortège lamentable qu'il est inutile de décrire parce que tout le monde le connaît.

A ce flot de malheureux se mêle un assez grand nombre d'hommes à bicyclette, en apparence indépendants les uns des

autres, mais tous curieusement porteurs, sur le dos, d'une couverture de même couleur.

5° Colonne? C'est bien possible, et ce serait bien dans la manière allemande.

Aussi, ce même 16 mai, sur des rumeurs peu rassurantes venues de Compiègne, l'exode de la population de Choisy commence ; il se poursuivra les jours suivants.

C'est donc une localité vide de ses habitants, à l'exception de deux vieilles femmes, obstinément attachées à leur foyer, où elles se terreront mortes de peur, que le 26^e d'Infanterie de la 11^e Division met en état de défense.

Sa mission consiste :

1°) à établir une tête de pont à Choisy-au-Bac, au nord de la rivière ;

2°) à défendre l'Aisne et la lisière nord de la forêt de Compiègne.

Ce régiment prend sous ses ordres les unités qui occupent la ville.

Le secteur de Choisy-au-Bac est affecté au 2^e Bataillon du 26^e, renforcé par la Compagnie d'engins, par une section anti-chars polonaise (1), un canon de 47 polonais et un canon de 75 du 8^e Régiment d'Artillerie (Nancy).

Les unités s'installent et organisent leur défense jusqu'au 5 juin, sans être inquiétées par les forces terrestres allemandes.

Mais le repli des forces françaises de la région de Noyon dans la nuit du 6 au 7 juin découvre le front de la 11^e Division, qui se trouve ainsi au contact.

Le Journal de Marche de la 6^e Compagnie du 26^e va nous faire vivre l'ambiance de ces journées.

« Nous accélérons les travaux, dit-il, les nouvelles de la bataille arrivent peu à peu par les ordres du général Frère et du général Weygand. Quelques alertes aériennes, un Henschel est descendu sous nos yeux par des chasseurs français. On voit passer beaucoup d'avions ennemis mais peu de français.

Un Polonais s'était noyé au barrage de l'écluse peu avant notre arrivée ; on trouve son corps. Ceci donne lieu à une petite manifestation d'amitié franco-polonaise. L'aumônier du Régiment, le Père du Parc, vient à Choisy, il récite l'office des Morts et donne l'absoute. Le corps est ramené au cimetière. Le cercueil est recouvert de gerbes tricolores par les soldats de la 6^e Compagnie.

(1) Venant de la Compagnie Divisionnaire anti-chars de la 2^e D. I. Polonaise et de la Compagnie d'engins du 4^e Régiment d'Infanterie Polonaise, formés à Coëtquidan, instruits à Granville.

Un détachement du 1^{er} Génie, commandé par le sous-lieutenant Galateau, était chargé de la rupture du pont. Tout le dispositif de détonation a été vu et revu plusieurs fois. Le pont est prêt à sauter, comme son prédécesseur, hélas, en 1914 !

Les 6 et 7, alerte sur Choisy. Les renseignements de l'avant sont mauvais. Les Allemands ont percé le front au Nord sur le Canal Crozat et se dirigent sur Guiscard, puis ils franchissent l'Oise à Pontoise-lez-Noyon, se dirigeant sur Caisnes et Saint-Crépin-aux-Bois.

Le 7 à 15 h. 45, l'ennemi est signalé à 4 kms au Nord des positions du 26^e. Ordre est donné dans la soirée de faire sauter le pont.

La Section de Goascaradec, établie en tête de pont dans Choisy, se replie en forêt de Compiègne et fait sauter le pont vers 22 heures. L'explosion est formidable. Et surtout elle se fait trop tôt. Le lieutenant Galateau n'a mis que quelques centimètres de mèche lente. Il est grièvement blessé en se repliant vers le P. C. Des mines anti-chars placées aux abords du pont sautent après la destruction ; le pont est bien détruit. Il n'y a pas d'Allemands en face.

Le 8 juin, à 6 h. 30, l'ennemi attaque vers Attichy, il atteint Breuil et la région de Cœuvres et Saint-Pierre-Aigle.

La défense de l'Aisne est donc forcée.

Ce même jour, le P. C. de la 6^e Compagnie, qui s'est replié de Choisy dans la nuit, est installé en lisière de la forêt de Compiègne et observe les abords du village.

C'est seulement le 9, vers 7 h. du matin, que les Allemands apparaissent à Choisy. A ce moment, un soldat de la 6^e Compagnie tire sur des cyclistes allemands qui débouchent dans le village. Il est fait prisonnier, puis s'évade.

Cette patrouille, qui descend la rue d'Ollencourt, est très bien observée par les Polonais et est prise à partie : deux cyclistes sont tués et un blessé, à hauteur du calvaire situé en face de la gendarmerie, par une mitrailleuse embusquée dans le chantier à charbon Cailleux, au sud de l'Aisne, et qui prend en filade la rue qui descend à l'ancien bac. On voit le corps d'un Allemand au beau milieu de la chaussée ; le blessé réussit à se traîner sur le ventre et à se mettre à l'abri derrière le mur de la propriété du Clos.

Dans l'après-midi, on voit arriver des éléments aux abords de cette propriété. Six hommes groupés semblent observer et identifier le terrain, puis cherchent à gagner la maison, sans doute à cause des vues étendues qu'on y a.

Les Allemands se renforcent dans le village. Une patrouille audacieuse, mais imprudente, permettra de s'en rendre compte. L'aspirant polonais Adam Jalony, qui a fait la guerre de Pologne, est impatient d'avoir des renseignements sur les Allemands. Il veut aller chercher le cadavre tombé sur la route. Son observation et celle de ses hommes n'ont rien remarqué d'anormal et il lui semble que le village est bien faiblement occupé. Il y a autour de lui un groupe de la 6^e Compagnie, le groupe Liebel, dont deux hommes, le caporal Lauche et le soldat Karamanof brûlent d'envie de faire quelque chose. L'aspirant polonais les entraîne. Une patrouille est organisée.

Elle part en barque, aborde la rive ennemie à l'Ouest du pont, remonte le village d'Ouest en Est et débouche devant l'église : à ce moment un cri général : « Hände hoch ! » et une nuée d'Allemands apparaissent aux fenêtres, des fusils et mitraillettes à la main.

Lauche, qui connaît bien le terrain, puisqu'il a fait partie de la tête de pont pendant 10 jours, cherche à s'esquiver par un itinéraire de repli qu'il connaît. Il fait un bond derrière la porte du tennis. (1) A ce moment, on entend des coups de feu : on ne le reverra plus. Est-il tué ou blessé, nul ne le sait. L'aspirant polonais s'est collé contre le mur du parc, et profitant du tir des F. M. en surveillance de notre côté, court jusqu'à l'Aisne, s'y jette, la traverse à la nage et revient épuisé dans nos lignes.

Il rapporte des renseignements importants : 3 mitrailleuses allemandes sont installées au centre du village. L'ennemi semble être arrivé par la route de Carlepont et la forêt de Laigue. Il occupe les observatoires de la propriété du Clos. Un tir d'artillerie est demandé sur celle-ci d'une part, et sur les emplacements de mitrailleuses légères d'autre part. Les tirs de 155 et de 75 tombent quelques minutes après. Ils sont trop à l'Ouest en général ; mais ils obtiennent quand même des résultats et remontent singulièrement le moral des hommes.

Au cours de ce même après-midi l'aviation allemande bombarde Compiègne, où de nombreux foyers d'incendie sont visibles la nuit suivante.

Mais la position de l'Aisne a été forcée plus à l'Est, comme il a été dit plus haut. Le maintien du front sur la rivière devient donc sans objet. Dans l'après-midi du 10, ordre est donné de se replier.

(1) Annexe de la propriété Bénédict, entre la rue Boulnois et la rivière.

Le départ doit se faire sans donner l'alarme, en commençant par les éléments de la forêt, puis ceux de la lisière, enfin ceux du bord de l'eau.

A 21 heures, par suite d'une rapide avance de l'ennemi à droite et à gauche, où le combat soudain faisait rage, l'ordre arrive d'un repli immédiat. Après un décrochage sans histoire, le 26^e Régiment reprend sa marche en retraite, après avoir rempli sa mission d'arrêt.

La 94^e Division d'Infanterie allemande peut alors atteindre Compiègne.

Choisy-au-Bac, pour la troisième fois depuis 70 ans (1870, 1914 et 1940) était tombé, sans trop de dommage heureusement, aux mains de l'ennemi.

Quelques maisons, dont le presbytère, étaient incendiées. Les Allemands allaient pouvoir occuper les autres et vider les caves : ils ne s'en sont point privés.

Nous devons les garder 4 ans.

Un important Etat-Major de l'Armée de l'Air s'étant installé au château du Francoport, ses services avaient débordé sur Choisy : c'étaient généralement les Transmissions, la Radio, les Téléphonistes, et probablement des Centres d'Instruction de ces spécialités.

Le Commandant d'Armes était ordinairement un Capitaine, ayant son P. C. dans la propriété Bénédic. Les Lieutenants et Sous-Lieutenants dans les maisons les plus confortables, les gradés et soldats se partagent, un peu partout, les salons et les chambres qui leur convenaient.

Ils étaient autorisés, par ordre d'Hitler, m'a dit l'un d'eux, à prendre tout ce qui était nécessaire à leur vie, comme les draps, couvertures, matelas, linge, etc...

On se doute que, dans ces conditions, ils menaient à Choisy, qui compte de nombreuses propriétés d'agrément, une vie qui n'était pas sans charmes.

Je dois dire à la vérité qu'en général, ils se conduisaient d'une façon à peu près correcte.

Au mois de juin, après l'Armistice, la plupart des habitants étaient rentrés. Peu à peu, sous couleur de servir dans les mess, pour la cuisine ou le ménage, ou pour le blanchissage du linge, les inévitables relations s'établirent entre occupants et occupés.

Cela nous aida du moins à nous tenir au courant de la condition morale des vainqueurs. Au début, naturellement, ils ne doutaient pas d'une victoire rapide et définitive, et pensaient

être bientôt à Londres (1). Mais progressivement, du fait de la continuation d'une guerre, qu'ils devinèrent bientôt sans issue, le ton changea.

C'est ainsi que, dès 1942 ou 43, par les rares officiers qui cohabitaient avec leurs hôtes, (car le plus souvent ils les avaient purement et simplement chassés de leurs maisons) nous pouvions confirmer nos pronostics optimistes. Un officier, ingénieur dans le civil, laissait bientôt percer des doutes sur le résultat final des hostilités.

Un jeune lieutenant, revenant d'une permission à Berlin, déclarait à ses logeurs : « Mes parents ont vu la défaite en 1918 ; nous, nous la verrons après cette guerre-ci, mais dans dix ans, nous aurons les Anglais ».

Ajoutons encore que, comme partout sous la botte ennemie, les postes de T. S. F. étaient discrètement accrochés sur la B. B. C. qui nous fournissait des renseignements et nous rendait la foi dans l'avenir.

Les soldats allemands désignés pour le front russe ne pouvaient s'empêcher d'avouer aux habitants la véritable terreur que leur inspirait ce front ; souvent ils pleuraient en partant, un ou deux se suicidèrent plutôt que d'y aller.

Aussi, pour qu'un important homme politique français ait assuré publiquement qu'il « croyait à la victoire allemande et qu'il la souhaitait », il fallait vraiment qu'il fût de bien mauvaise foi, ou bien mal renseigné !

Parfois aussi, un avion anglais venait en rase-mottes montrer ses cocardes, si voisines des nôtres, et tout le monde était ravi.

Malgré tout, le temps paraissait long, et les jours souvent étaient bien tristes, car les nouvelles du front n'étaient pas toujours bonnes, que ce soit en Afrique ou en Russie, et on se demandait combien de temps cela durerait.

De temps en temps, les murs se couvraient d'affiches sinistres, comme celle qui faisait connaître que le commandant d'Estienne d'Orves avait été fusillé avec un de ses camarades ; ou encore celle par laquelle le « Höher SS und Polizei Führer im Bereich des Militär Oberbefehlshabers in Frankreich » avertissait qu'en cas d'attentat contre l'occupant, « les coupables, leurs parents et leurs cousins jusqu'à un certain degré seraient passés par

(1) Un officier qualifié d'Intendant que je fis venir chez moi aussitôt mon retour vers le 1^{er} octobre, pour discuter de l'occupation de ma maison me dit : « Car dans 15 jours, mon général, nous serons à Londres. » Je lui répondis : « Wir werden mal sehen ! » « Nous verrons ».

les armes. Tous les proches parents masculins en ligne ascendante ainsi que les beaux-frères et cousins à partir de 18 ans seront fusillés.

» Toutes les femmes du même degré de parenté seront condamnées aux travaux forcés.

» Tous les enfants jusqu'à 17 ans révolus des hommes et des femmes frappés par ces mesures seront remis à une maison d'éducation surveillée. »

Et puis on souffrait de la faim, au moins en 1941 et 42, où l'on n'avait pu constituer des réserves ; Choisy-au-Bac, dont la moitié du territoire est en forêt, et qui n'avait pas eu la chance d'être assimilé, pour les priorités, à certaines localités voisines, était considéré comme une commune rurale, devant se suffire à elle-même ; les pouvoirs publics semblaient ignorer qu'une bonne partie des habitants travaillait en usine, et que, même dans une commune dite rurale, la majorité ne produit pas, comme l'instituteur, le curé, les classes libérales, les vieillards, etc...

Cependant on se rendait compte que, peu à peu, la Roue de la Fortune changeait de camp. Aussi, quelle immense joie lorsque, le dimanche 8 novembre 1942, à la sortie de la grand'messe, on put se chuchoter sous le nez des Allemands : « *Ils* ont débarqué en Afrique ! » Et quand, le 6 juin 1944, on se répétait déjà comme un secret, avec un soulagement qui faisait palpiter les cœurs : « *Ils* ont débarqué en Normandie ! »

Ces rayons de soleil au milieu des jours sombres sont encore dans les mémoires de tous.

Les escadrilles allemandes, qu'en 1941 et 42 nous entendions décoller et atterrir au terrain de Margny, pour aller bombarder Londres, étaient progressivement dominées par celles des Anglais et des Américains allant attaquer le cœur de l'Allemagne ou l'Italie...

...Si bien qu'en 1944, nous étions survolés par des escadres entières de bombardiers accompagnés de chasseurs. Nous avons compté un jour, en plein midi, jusqu'à 500 appareils.

Certes, au retour, si les escadrilles étaient toujours formées de façon impeccable, on y voyait les vides marquant la place des avions descendus ; mais la proportion en était moins forte qu'on ne l'avait prévu en temps de paix.

Et nous arrivons ainsi au mois d'août 1944.

Les événements se précipitent.

L'Armée allemande, retraits partout, est harcelée sans cesse par l'aviation. Nul n'a perdu le souvenir des grandes attaques de l'aviation alliée sur la gare de Compiègne et le pont de

chemin de fer de Soissons, avec hélas, leur contingent de victimes.

Elles sont complétées par une expédition de jour, de deux ou trois escadrilles successives, le 26 août, vers midi, sur le dépôt d'essence Desmarais, sur la route de Compiègne à Choisy. J'observe admirablement, de chez moi, les traînées de bombes bien réglées qui traversent d'un impact rouge-sang les haies bien taillées le long de la chaussée, et font éclater les réservoirs d'essence dans un nuage de fumée noire. Il y avait tout à côté de ce dépôt quelques maisons ou baraques, ainsi que l'obligatoire bistro, destiné au ravitaillement en combustible des chauffeurs de camions d'essence. Tout ce petit monde est surpris sur place, mais se réfugie dans une sorte de canal d'écoulement de l'eau sous la route. Par un miraculeux hasard, il n'y a que deux blessés.

Une auto allemande marquée de la Croix-Rouge, dont on ne sait si elle est venue soigner des soldats gardiens du dépôt, ou plus vraisemblablement transporter de l'essence sous la protection de l'insigne de Genève, reste incendiée sur place.

Bientôt les routes des alentours, principalement celle de Compiègne à Noyon, se couvrent d'autos allemandes fuyant vers le Nord, à toute vitesse, emmenant pêle-mêle des fonctionnaires, des employés de chemin de fer (que d'autres suivent à pied, avec leurs couvertures sur le dos) des infirmières, des « souris grises ». (1)

Pendant plusieurs jours, et sans doute aussi la nuit, les voitures se suivent à tout-touche, remplies de bagages et de passagers serrés les uns contre les autres et qui ont perdu leur morgue.

Voilà ce qu'une « Résistance » bien conçue aurait dû embouteiller, au lieu de se disperser inutilement sur des objectifs sporadiques.

Mais pour nous, quelle joie que ce spectacle, car, comme disait l'autre, on sent que c'est « le Commencement de la Fin ! »

En effet, les transports par fer sont peu à peu paralysés par les forces aériennes alliées. Un jour, pendant notre déjeuner, nous suivons des yeux l'attaque d'un train, par un avion de chasse allié, près de l'usine Englebert : après deux passes, un jet de vapeur nous indique que la chaudière de la locomotive est crevée, le train est immobilisé, comme un serpent à qui on a coupé la tête, et nous pensons avec angoisse au malheureux mécanicien.

(1) Infirmières de la C. R. allemande, habillées de gris, qui servaient dans les hôpitaux et dans les gares.

Bientôt, nos télégraphistes allemands relèvent les lignes qui longent les rues. C'est bon signe !

Mais dans sa hâte de partir, et faute de moyens réguliers, la troupe réquisitionne tous les véhicules qu'elle peut trouver. Les bicyclettes elles-mêmes ne sont pas épargnées. Comme je reviens un jour de Compiègne, pédalant vers Choisy, je croise un cycliste qui m'en avertit. Par prudence, je vais cacher ma monture vers une maison en lisière de la forêt.

Bien m'en a pris, car j'ai su plus tard qu'un de mes semblables, que j'ai averti à mon tour, mais sans succès, et qui a cru pouvoir entrer à Choisy avec sa machine, s'est vu assiéger dans sa maison, rue du Plessis, par des soldats qui veulent la lui enlever. Comme il refuse, un officier escalade la clôture de son jardin, le prend à la gorge, le terrasse, et fait sauter la bicyclette par dessus la grille.

Dans le même temps, des soldats se baignent dans l'Aisne en costume d'Adam. L'un d'eux a mangé tant de fruits qu'il coule à pic, frappé de congestion ; on retrouve son corps deux jours après.

Tout cela met de la fièvre dans le pays : on est toujours sûr le qui-vive, n'osant plus guère sortir, et on se demande si on ne va pas être pris comme otage, emmené ou chassé de chez soi. Mais on sent que c'est l'hallali qui approche, et cela fait battre bien des cœurs.

A la fin d'août des éléments allemands arrivent à Choisy, en provenance du Nord, pour renforcer, dit-on, la défense de la Seine.

Le mercredi 24 août, une troupe à l'effectif d'un Bataillon appartenant probablement au 19^e régiment d'infanterie de réserve, venant de Hollande et se dirigeant sur Paris, cantonne à Choisy. Il a plu toute la journée, et les hommes, qui ont leur toile de tente sur le dos, sont trempés.

Le commandant du Bataillon loge chez moi. Ses sous-officiers ont refusé pour lui la plus belle chambre, ne la trouvant pas assez confortable, et il faut l'installer dans le salon.

Après une nuit de repos, il se présente à moi et nous conversons un peu. C'est le major Becq, d'Oldenbourg. il ne sait rien des événements et paraît complètement perdu. Sur sa demande, je lui indique, que, d'après la Radio, le front paraît être sur la Marne de Meaux ; et j'ajoute : « Savez-vous, mon Commandant, que les Roumains ont déclaré la guerre à l'Allemagne ? » — « Les Bulgares », me répond-il. Je précise : « Non, les Roumains ! ». Il est atterré. Et comme, sur ma terrasse, il regarde la

vue qui s'étend au loin : « Quelle belle position défensive ! » me dit-il. Je ne puis qu'acquiescer : « Hélas, je le sais bien ! »

Car ma crainte, pendant cette période, était que les Allemands n'aient l'intention de faire occuper par ces renforts la rive Nord de l'Aisne, afin d'y livrer bataille, face au Sud.

C'était la situation de 1940, et la ligne Weygand retournée, avec plus de chance encore pour l'ennemi, tenant les hauteurs du Ganelon et du Châtelet.

Déjà, le 16 août, une équipe en civil était venue sur ma terrasse, prendre des visées sur le clocher de Saint-Jacques et la cheminée de l'usine Englebert, laissant gravées sur le piédestal d'un vase Médicis les deux lettres : A. P., que j'avais traduites par « Artillerie Posten », qu'ils n'avaient pas contredites. Ce que je considérais comme l'amorce d'un canevas de tir n'était pas pour me rassurer.

Si ma supposition s'était révélée exacte, (et rien ne prouve qu'elle ne l'ait pas été, au moins pendant un certain temps) c'en était fait de Choisy, qui aurait servi d'enjeu à la lutte.

Les unités allemandes qui traversaient Choisy du Nord au Sud, à la fin du mois d'août, allaient au secours de Paris, et elles ne s'en cachaient pas. Mais à ce moment déjà, les renseignements les plus contradictoires couraient sur le sort de la capitale, les moins compréhensibles aussi.

On disait qu'il y avait eu une sorte de trêve, conclue puis rompue, et on ne savait encore qui restait maître de la ville.

C'est sans doute pourquoi, le 24 dans la soirée, un officier du bataillon Becq, se rendit au Bureau de Tabac, et demanda à écouter la T. S. F. pour avoir les nouvelles.

Quand il eut réglé le poste et tourné les boutons, la tenancière, se doutant de son embarras, lui demanda négligemment : « Eh bien, Monsieur, comment sont les nouvelles ? » — « Très mauvaises, Madame ! » Et elle, feignant l'étonnement : « Mauvaises, Monsieur, mais pour qui ? » — « Mais pour nous, Madame ! ». Et celle-ci de savourer la déconvenue de l'autre.

Quoi qu'il en soit, le Bataillon repart en direction de Paris, à travers la forêt de Compiègne, après avoir réquisitionné un agriculteur avec ses chevaux pour renforcer les équipages.

Mais cet homme est bientôt libéré et renvoyé, après que le Bataillon eut fait un changement de direction, marchant cette fois, non plus vers Paris, mais vers Soissons, sans doute à la suite de renseignements reçus en route.

De notre côté, nous sommes de plus en plus isolés, ce n'est pas le moment de se hasarder en dehors du village, même pour aller à Compiègne, et d'ailleurs on n'en a plus les moyens.

Dans la nuit du 26 au 27 est arrivée une unité motorisée genre chenillettes, qui venait cette fois du Sud, ayant participé à la bataille de Normandie.

Elle était commandée par le capitaine Guderian, fils du général devenu chef d'Etat-Major Général d'Hitler, depuis l'attentat du 20 juillet auquel celui-ci a échappé de justesse. J'ai le capitaine à loger avec deux officiers ; j'ai appris son nom (que les officiers allemands cachent toujours jalousement) par les sous-officiers qui sont venus réquisitionner les chambres ; et quand il arrive, je lui dis : « Vous êtes donc le fils du Chef d'Etat-Major Général ? Ce ne doit pas être en ce moment une position de tout repos ! » Il ne répond pas, mais il rit jaune.

Je n'ai naturellement rien pu savoir de lui, mais j'ai interrogé, le soir, en l'attendant, son ordonnance venu prendre les ordres. Il est d'avis que l'infanterie américaine est médiocre, mais il a conservé un mauvais souvenir de l'aviation et surtout des duels d'artillerie en Normandie. Il est de Francfort et il est las de la guerre, bien qu'incorporé seulement depuis un an et demi.

Ce Bataillon nous quitte le lendemain dès l'aurore, en direction de la forêt de Laigue.

Le mercredi 30, se sont présentés sur la rive gauche de l'Aisne, venant de la forêt de Compiègne, plusieurs tanks lourds allemands. L'impossibilité de franchir la rivière sur un pont de bois de 16 T. les a obligés à stopper, à rebrousser chemin jusqu'à la route de Soissons, et à battre en retraite en remontant la Vallée. Choisy devra peut-être à cette circonstance de n'avoir pas été le théâtre de combats d'arrière-garde qui l'eussent gravement endommagé, sinon totalement détruit. Imaginons les tanks ennemis sur la rive droite, les batteries américaines sur la rive gauche, l'aviation mêlée à la bataille, et entrevoyons le résultat. Dieu merci, nous l'avons échappé belle.

Dans l'après-midi du 30, une batterie d'artillerie lourde à traction hippomobile, arrive à son tour par la route du Plessis-Brion, traverse Choisy et prend la route du Francport ; le lendemain vers midi, une autre batterie semblable stationne à La Croix Marie-Madeleine, et pendant que les chevaux mangent l'avoine, on apprend des conducteurs français, requis avec leurs bêtes dans la région de Montdidier, et étroitement gardés à vue par des soldats, mitraillette ou fusil à la main, que ces engins doivent être mis en batterie au château de Sainte-Claire.

C'est une de ces batteries, je crois, qui, ayant atteint la région d'Attichy, et détaché un ou deux hommes pour se procurer des provisions, les a vus attaqués par des maquisards, ce qui a failli attirer de sanglantes représailles sur les habitants.

Pendant ces tout derniers jours du mois, des renseignements, qui filtrent malgré tout, on ne sait comment, laissent entendre qu'on se bat dans La Croix-Saint-Ouen, où les Allemands opposent encore une assez vive résistance.

Feront-ils de même à Compiègne ? ou à Choisy ?

Nous ne pouvons tarder à être fixés sur ce que la Providence décidera de nous.

Or, le vendredi 1^{er} septembre, à 5 h. 10 du matin, une forte détonation, sans flamme ni fumée, ébranle les airs : c'est le plus grand des ponts de bois de Choisy (construit par les Allemands en 1943 pour remplacer le pont en ciment armé du temps de paix, détruit en 1940) qui vient de sauter, miné par les Allemands.

Quelques minutes plus tard, je suis à ma fenêtre, détonation plus forte, accompagnée d'une vive lueur : c'est le plus petit des ponts qui saute, près de la ferme Bejot (au débouché de la rue de la Terrière).

Puis on entend dans le village les cris rauques des Allemands qui se rallient, quelques coups de fusil et de mitraillette, un bruit de motocyclette : ces Messieurs s'en vont ! Deo Gratias !

Vers 6 heures, dans la nuit (heure avançant de deux heures sur le soleil) on entend un convoi hippomobile se retirant sur la route de Clairoux-Janville (ce qui prouve qu'il y a une arrière-garde derrière).

Au lever du jour en effet, coups de fusil vers Margny, se prolongeant pendant une partie de la matinée vers Clairoux et le Mont Ganelon.

A 8 heures, je vais au grand pont, je croise dans la rue des Ecoles deux fantassins américains, pointe d'avant-garde, se dirigeant vers Ollencourt. On leur serre la main et on leur fait fête comme à ceux qui les suivent.

Au pont, la travée centrale n'existe plus, mais déjà une partie de la population travaille à y mettre des madriers, pour faire passer la première voiturette-mitrailleuse américaine (qui franchit à 8 h. 30). Non suivi, le peloton de pointe américaine stationne sur le pont.

On entend une fusillade vers les Buissonnets, Carrefour d'Aumont, dans la forêt de Compiègne, sans doute sur des Allemands encerclés (9 heures).

Une partie du village est sur pied avec les F. F. I. qui circulent l'arme à la main. Les jeunes filles embrassent les Américains et réciproquement.

Toutes les maisons aux environs des ponts ont perdu leur toiture et leurs carreaux ; Mme Sachy, (quai des Pêcheurs) a l'épaule fracturée.

Trois ou quatre Américains viennent tirer dans mon jardin (9 h. 30) disant y avoir vu des Allemands (il paraît qu'il y en avait effectivement un, qui s'était sauvé en sautant le mur de la rue d'Ollencourt).

Somme toute, le village, qui aurait pu servir de champ de bataille défensif et être détruit par le feu ou le bombardement, comme tant d'autres, s'en tire à bon compte.

A la maison, où toutes les portes et les fenêtres avaient été ouvertes à dessein, cinq ou six carreaux cassés seulement, c'est vraiment pour rien !

Vers 10 heures, attaque de grand style par 7 ou 8 avions de chasse américains sur Clairoux, où ils ont dû voir des éléments allemands : vingt-cinq piqués au moins sur un endroit qui me paraît être la route, vers le petit pont de l'Aronde ou le presbytère (balles lumineuses).

J'y assiste de ma fenêtre et j'espère de tout mon cœur que les Français sont dans les caves (1). Fumée noire d'incendie d'essence en ce point. Vers la même heure, apparaît un avion d'accompagnement, genre Potez 58, qui se tient au moins à 1.500 à 2.000 mètres, doublé par un autre vers 11 h. 30.

Fusillade jusqu'à midi sur les pentes du Ganelon. A la même heure, le nid de résistance allemande des Buissonnets n'est pas encore résorbé (attaque par avion, à la bombe et à la mitrailleuse).

Vers 11 h. 30, on signale dans le village qu'une cinquantaine d'Allemands franchit l'Aisne du Sud au Nord, au barrage du Carandeu. Une voiture mitrailleuse américaine, guidée par un F. F. I. après forces palabres, y va : malheureusement elle n'a pu tirer, paraît-il, sa mitrailleuse étant enrayée. Les Allemands s'échappent en forêt de Laigue.

Jusqu'alors la pointe d'avant-garde qui est entrée à Choisy le matin n'est pas suivie au débouché de la forêt de Compiègne, et par conséquent, pas appuyée. Le travail paraît un peu décousu et la progression lente.

Il est vrai que les éléments ont passé la nuit à prendre Compiègne, du 31 août dans la soirée au 1^{er} septembre à 4 heures et qu'ils ont voulu d'abord nettoyer le nid d'Allemands du Buissonnet. Ils y parviennent au milieu de la journée, presque sans pertes après avoir tué, paraît-il, 260 Allemands, très jeunes qui se sont défendus farouchement.

(1) Pas de victimes, paraît-il (renseignements du 2-9-1944).

Vers 13 h. 30, je pars pour essayer d'aller à Clairoux, village dont je suis responsable au point de vue « Secours National », voir s'il y a des victimes du matin. Arrivé sous l'arche du pont du Bac-à-l'Aumône, détruit en 1940, et voyant que le bac ne fonctionne pas, je hèle M. de Laage, directeur de la Scierie voisine, réfugié avec sa femme et ses six jeunes enfants sous l'autre arche du pont, rive droite, transformée en abri. Il sort, ainsi que Mme de Laage, qui pouponne son dernier-né. M. de Laage me dit qu'aucun élément américain n'est encore passé sur la grand'route de Clairoux à Janville, et qu'on tiraille encore sur le Ganelon.

A ce moment des éclatements d'obus se produisent dans la Bouche d'Oise et dans Choisy même ; en y rentrant vers 14 h. 30 j'apprends que 7 ou 8 obus sont tombés dans le village, par suite (ainsi qu'on l'a appris plus tard des Américains eux-mêmes) d'un tir trop court de leur artillerie, déployée en forêt de Compiègne.

Deux avions genre Potez 58 font allonger le tir. C'est miracle qu'il n'y ait pas eu de victimes, car beaucoup d'enfants étaient dans les rues ; un coup est tombé à l'entrée de Choisy sur la route de la gare, quatre dans les maisons et la rue Binder-Mestro, un chez moi.

Vers 16 heures, le gros du détachement américain arrive dans Choisy, à l'effectif d'au moins un bataillon.

On fait encore un prisonnier allemand dans la maison Huberson, rue du Plessis, après qu'il a tiré une rafale de mitrailleuse sur les soldats et l'instituteur, qui venaient faire le cantonnement dans cette maison. Heureusement pas de victimes. Le prisonnier est hué par la foule, un de ses camarades s'échappe par la rue des Jardins.

Enfin à 18 heures, les gendarmes amènent devant la Gendarmerie, trois jeunes filles du village, parmi celles qu'on a pu trouver chez elles, comme ayant été vraiment trop bien avec les Allemands.

Sous les applaudissements et les imprécations d'une centaine de personnes, et la fêrule des gendarmes, qui président à l'opération, elles ont la tête complètement rasée, par le coiffeur de l'endroit. La série ne fait que commencer, elle doit continuer au fur et à mesure qu'on trouvera les intéressées, qui, naturellement se cachent. On leur en veut, non pas tant pour leurs complaisances coupables, que pour l'arrogance avec laquelle elles s'appuyaient depuis quatre ans sur les Allemands, pour menacer de représailles ceux qui leur en faisaient des reproches. (1)

(1) L'une d'elles demande au coiffeur après l'opération : « Qu'est-ce que je vous dois ? » Et on ne peut s'empêcher de rire.

C'est par cette cérémonie expiatoire et symbolique que se termine à Choisy-au-Bac cette mémorable journée.

Il faut avoir vécu pendant quatre ans sous l'occupation de cette race allemande, inassimilable, quoiqu'on en dise, avec la nôtre, et avoir été ainsi exposé à tout instant à l'emprisonnement, à l'envoi dans un camp, à la saisie comme otage, au pillage, au vol, à l'incendie, aux vexations de toute espèce, pour sentir le prix de la libération américaine, et comprendre l'explosion de joie unanime qu'elle a fait éclater partout.

Pendant quelques jours, le contingent américain à Choisy, qui peut être évalué à un millier d'hommes, commandés par un colonel, stationne sur place, entièrement sous la petite tente kaki, sous les grands arbres de la propriété de Sailly ou Valenciendres.

Le colonel invite quelques-uns d'entre nous à dîner, et nous faisons connaissance avec ce ravitaillement américain, si différent du nôtre.

Dans les plats en fer étamé, sont disposés à la fois des fractions de portions, condensées, comprimées ; il ne semble pas y avoir de différence entre le menu du colonel et celui de ses hommes qui se termine également pour tous par des bonbons sucrés.

Ce qui frappe le plus, c'est la façon expéditive et hygiénique de faire la vaisselle.

Aussitôt le repas terminé, chaque homme enfile tous ses ustensiles, cuiller, fourchette, quart, dans la queue de son plat, et chacun, tenant le manche à la main, vient à tour de rôle plonger le tout dans un grand chaudron, où de l'eau, chauffée par des brûleurs au mazout, bout à gros flocons. Puis il rince de même ses ustensiles dans un autre chaudron semblable ; le nettoyage est aussi rapide que parfait.

Quelque temps après, nos hôtes momentanés reprenaient la direction du Nord-Est ; et Choisy-au-Bac retrouvait, peu à peu, son aspect du temps de paix. On peut dire qu'il se tirait de cette guerre, en certains endroits si dévastatrice, avec le moindre mal en pertes de vies humaines et en ruines matérielles. Si bien que ces événements, me direz-vous, ne valaient guère la peine d'être contés.

Aussi ne me suis-je décidé à le faire que parce que c'est avec les miettes de l'Histoire qu'on en fait de la grande.

Nul de mes concitoyens n'a eu l'occasion de se conduire en héros.

J'ai voulu seulement faire revivre ici, à l'aide de témoignages oculaires, la vie d'un modeste village français pendant ces

quatre longues années d'occupation, au cours desquelles, après avoir failli toucher le fond de l'abîme, et souffert ainsi jusqu'au plus intime de nos cœurs, nous avons peu à peu repris courage dans le destin de la France.

Pour moi — comme je l'ai laissé entendre à mon interlocuteur allemand en 1940. — je n'ai *jamais* désespéré du succès final, parce qu'il me semblait impossible que Dieu permît cette espèce de sacrilège contre la civilisation, qu'eût été la mutilation définitive de notre Patrie.

Général de MONTARBY.
